

Elle court, elle court,
la rumeur...

Assise à mon bureau devant une tonne de paperasse, je relis chacune des idées et doléances des représentants syndicaux. Après quoi, je dois encore m'occuper des recrutements, des remplacements pendant les congés et organiser les plannings pour les deux prochains mois. Les jours fériés, les vacances de printemps, les ouvertures des dimanches et la fête de Pâques qui approchent à grand pas génèrent un important accroissement d'activité. Il faut aussi trouver des volontaires pour faire des heures supplémentaires, recruter des contrats pour la mise en rayon et tenir les caisses, trouver un vendeur en poissonnerie, des animateurs et une mascotte lapin pour les ateliers enfants, gérer les déclarations d'accidents, d'arrêt maladie et de congés de maternité arrivés ce matin au courrier, et participer à une réunion de direction à 14 heures 30. Il me faudrait des journées de quarante-huit heures pour venir à bout de tout ce que j'ai à faire. Parfois, j'ai l'impression d'être une réincarnation de Shiva.

11 heures. Je lève le nez de mes dossiers pour aller me chercher un café. J'en suis à mon cinquième depuis ce

matin. À ce rythme, je vais bientôt parler colombien. J'ai promis de freiner la caféine à cause des palpitations et des insomnies qui sont apparues ces derniers mois mais j'en ai besoin pour assurer. Mon téléphone se met à vibrer et l'écran affiche « Lucas ».

Mon café d'abord, Robert. Je te rappellerai plus tard.

Robert, Alphonse, Léon... C'est un jeu entre nous. Il y a des couples qui s'appellent Chouchou, Loulou, Bébé... Entre Lucas et moi, ce sont de vieux prénoms. Lors de nos premières vacances, nous nous étions retrouvés dans le supermarché d'un petit village vieillissant et nous avons été amusés de ne croiser dans les rayons que des personnes âgées. Nous avons entendu les couples s'interpeller de prénoms anciens et les avons imités. Nous en avons ensuite fait une habitude, qui est devenue notre identité.

Je me dirige vers la salle de pause où la porte est entrouverte. J'entends des bribes de conversation auxquelles je ne fais pas attention jusqu'à ce que mon oreille attrape mon prénom. Je marche sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit avec mes escarpins et m'approche au plus près pour écouter plus distinctement.

— Il y a de l'eau dans le gaz entre M. Boucles d'or et Mme Bête de travail.

« Bête de travail » ! J'ignorais que l'on m'avait surnommée ainsi.

— Il y a anguille sous roche avec Audrey Dumur.

— Non, c'est vrai ?!

— Camille les a surpris tous les deux dans l'entrepôt jeudi soir.

— C'est pas vrai ?! T'es sûre ?

— Camille m'a dit qu'ils étaient devenus très proches. Trop. Si vous voyez ce que je veux dire. Ils s'enferment tous les deux dans le bureau de Lucas Perret.

Les palpitations me reprennent.

C'est quoi cette histoire ? Je ne peux pas imaginer un seul instant que Lucas me trompe.

Je pousse la porte, jetant ainsi un froid dans la pièce. Je suis comme un cheveu sur la soupe, ou plutôt une perruque. La gêne est palpable. Je salue les trois commères, dont ma représentante syndicale préférée. Toujours là quand il ne faut pas, cette chère Sylvie Dubreuil.

— Bonjour mesdames. Madame Dubreuil, ça tombe bien, je voulais m'entretenir avec vous.

— Au revoir madame Perret, bonne journée ! me lancent les deux employées, profitant de ma conversation avec leur collègue pour prendre la tangente.

— J'ai bien reçu votre e-mail concernant les tenues de travail. Je suis désolée mais ça ne sera pas possible, nous avons déjà passé les commandes.

Elle reste muette, hébétée.

— Sinon, autre chose à me dire ou à m'apprendre ? Vous êtes l'œil de Moscou ici, continué-je.

— Euh, non, non. Je vais retourner travailler, ma pause est terminée.

— Oui, faites donc ça, madame Dubreuil.

Pas brave pour un sou, celle-là ! Sauf quand elle accompagne son mari, syndiqué lui aussi. Le couple parfait pour alimenter les rumeurs et jeter de l'huile sur le feu. Je me retrouve seule dans la pièce avec, comme seul fond sonore, le grésillement du radiateur électrique. Je m'apprête à me servir un café quand je m'aperçois que la carafe est vide. C'est sûrement une bonne chose car mes mains tremblent encore. J'appuie sur l'interrupteur pour arrêter la cafetière restée allumée et me sers un verre d'eau avant de retourner à mon bureau. Dans le couloir, je me repasse la conversation des trois cancanières qui me laisse incrédule. Dans ma

tête je retrace le fil de la journée. Lucas voulait déjà discuter ce matin et je lui ai répondu que je n'avais pas le temps. Puis il a tenté de m'appeler...

*Et s'il voulait m'annoncer qu'il avait une maîtresse ?
Ce ne peut pas être vrai, elles ont tout inventé.*

Je me replonge dans le travail sans même prendre le temps de le rappeler. Il aura tout loisir de me parler ce soir pendant le dîner.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de ruminer. Elles ont parlé de jeudi soir. C'est vrai qu'il est rentré tard. Il a prétexté avoir beaucoup de travail. Ce qui est normal à cette période avec le boom des ventes de chocolats, articles de jardinage et jouets. Les livraisons s'enchaînent. Cette Camille a dû imaginer une scène digne d'un téléfilm.

Je suis directrice des ressources humaines de l'un des plus grands centres commerciaux de la région parisienne. Je gère près de quatre cents salariés, sans compter les intérimaires, stagiaires et contractuels. J'ai recruté Lucas il y a dix ans au poste de responsable logistique. Je me souviens de notre entretien comme si c'était hier. Il portait un costume bleu marine et une chemise bleu ciel à fines rayures. Ses manches retroussées dévoilaient des avant-bras robustes et bronzés sur lesquels apparaissaient des vaisseaux sanguins dilatés et une multitude de poils clairs. Ses cheveux blonds, courts sur les côtés, plus longs et légèrement ondulés sur le dessus, lui donnaient un côté dandy. Sa façon de glisser la main dans ses mèches souples et volumineuses témoignait d'une envie de plaire qui ne me laissait pas indifférente. Une arme de séduction infaillible. J'ai toujours eu une préférence pour les hommes aux cheveux longs. J'ai également été interpellée par son nez, dit « romain », où une légère bosse ressortait en son milieu. En morphopsychologie, ce nez traduit en

général une personnalité de leader doté de qualités charismatiques. Il m'a énuméré ses précédentes expériences professionnelles en me détaillant les missions et défis relevés puis a répondu à mes questions. Il était souriant et très à l'aise. Bien que je n'aie rien laissé paraître, je l'ai trouvé sexy et charmant. Il m'a tout de suite convaincue.

En fin de matinée, il m'envoie un SMS.

On déjeune ensemble ?

Je réponds immédiatement.

Non, désolée. Surchargée !

En début d'après-midi, alors que je mange rapidement un sandwich devant ma pile de CV et de lettres de motivation à la recherche du candidat idéal pour le poste de vendeur en poissonnerie, Lucas apparaît dans mon bureau.

— Salut, ça va ?

— Oui, beaucoup de travail ces temps-ci. Comme toi, j'imagine.

— On a du mal à se voir en ce moment. Il faut qu'on parle.

Les rumeurs entendues ce matin me reviennent alors en mémoire, m'envahissant de crainte.

— Je suis désolée Gaston, je n'ai pas le temps. Je suis sur le point de partir en réunion. On peut discuter plus tard ?

— OK. À quelle heure comptes-tu rentrer ce soir ?

— Aux alentours de 20 heures je pense.

— OK. À ce soir. Bonne réunion !

Puis il quitte mon bureau, sans un mot gentil ou un baiser. Pas de petit nom, pas de Berthe ou Alphonsine. Je m'enfonce quelques instants dans mon fauteuil et scrute le ciel à travers ma fenêtre. Les pensées tournent à toute vitesse

dans mon esprit. Piquée par la curiosité, je me connecte à l'application de gestion du personnel et tape le nom « Audrey Dumur ». Je consulte son dossier administratif, m'informe sur ses diplômes, son parcours professionnel, sa situation familiale...

Titulaire d'un bac+2 en logistique et qualité, recrutée il y a trois ans... Vingt-huit ans, célibataire et mère d'un enfant. Rien de passionnant de ce côté-là.

Je parcours sa page Facebook à la recherche d'informations plus personnelles. Sa photo de profil est assez flatteuse. Maquillée d'un trait d'eye-liner et d'un gloss rosé, elle affiche un sourire glamour, le visage entouré de boucles blondes. Je dois avouer qu'elle est jolie, même si ma jalousie me donne envie de la trouver commune. Je jette un coup d'œil à la liste de ses amis qui ont liké le cliché. Au milieu des noms qui me sont familiers, essentiellement de collègues de travail, je découvre celui de Lucas Perret. Mon amour-propre malmené, je fais défiler ses publications, toutes likées par mon mari. Celles où elle pose avec sa fille et avec son équipe de travail, les partages de paysages de vacances, les citations et les selfies.

Un mauvais rêve

Lorsque je rentre le soir, la table est déjà mise et une agréable odeur de cuisine a envahi les lieux. Lucas est devant la télé, assis dans le canapé.

— Humm, ça sent drôlement bon ici. Qu'as-tu préparé ?

Je me dirige vers la cuisine et soulève le couvercle de la marmite. Je n'obtiens qu'un soupir d'exaspération en guise de réponse.

— Blanquette de veau, je vais me régaler, dis-je avec gourmandise.

Son acharnement sur la télécommande et son zapping de chaînes télévisées m'indiquent le degré de son agacement. Je vais m'asseoir près de lui dans l'espoir d'apaiser les tensions tandis qu'il se lève et retourne à la cuisine, oubliant son téléphone portable entre les coussins. Il vibre et l'écran s'allume.

Message : Audrey

L'envie de m'en emparer me traverse l'esprit mais la peur d'affronter la vérité est plus forte encore et me tétanise sur place.

— Tu es encore en retard ! Il est 21 heures 30, me lance-t-il en colère.

— Oui, je sais. Je suis désolée. Je n'avais pas terminé les plannings.

— Mais délègue, merde !

— C'est ce que je fais.

— Tu pourrais déléguer davantage. On n'a plus de vie.

— Tu sais aussi bien que moi que c'est une période chargée.

— C'est tout le temps chargé ! Et depuis trop longtemps, Manon.

Manon. Il ne m'a plus appelée ainsi depuis nos premières vacances il y a neuf ans. On sait que lorsque les couples s'interpellent par leur identité complète « J'ai deux mots à te dire, Simon Alfred Dupont », l'heure est grave.

— On passe à table ? Je meurs de faim, tenté-je pour couper court à la dispute.

— Non, merci. J'ai perdu l'appétit.

Il tâtonne dans ses poches de pantalon et promène son regard sur la table du salon à la recherche de quelque chose. Je devine immédiatement quel est l'objet de son trouble.

— C'est ça que tu cherches ? dis-je en brandissant son téléphone.

Il le récupère comme s'il s'agissait d'un objet explosif et consulte ses messages.

— Il faut qu'on parle, Manon.

C'est la troisième fois aujourd'hui qu'il me sort cette phrase, le ton grave. Je n'ose pas le regarder tellement je crains ce qu'il va m'annoncer.

— Je vais partir.

— Partir en voyage d'affaires ?

— Non, je vais déménager.

— Pourquoi veux-tu déménager ? Je croyais que tu avais eu un coup de cœur pour cet appartement.

— C'était le cas. Mais j'ai froid ici. J'en peux plus d'être seul la plupart du temps entre ces murs. Ce n'est pas exactement la vie que j'imaginai lorsque nous avons acheté.

— J'admets que je suis souvent absente car ma charge de travail ne fait qu'augmenter...

— Es-tu sûre qu'il ne s'agisse que de ça ?

— Que veux-tu dire ?

— Ne serait-ce pas plutôt une excuse ? Ne cherches-tu pas à me fuir ?

— Mais non, c'est ridicule.

— Cela me paraît clair, au contraire.

— Tu sais que je t'aime.

— Je ne sais pas, non. Quand me l'as-tu dit la dernière fois ?

— Ne sois pas bête. Je ne fais pas ce genre de compte...

Je me lève à mon tour et m'approche de lui doucement.

— Bien sûr que je t'aime, Louis.

— Je ne pense pas que tu m'aimes encore. Tu aimes l'idée d'avoir quelqu'un dans ta vie, voilà tout.

— C'est faux !

— Cela n'a plus d'importance. J'ai rencontré quelqu'un.

Nous y sommes. Il a prononcé les mots que je redoutais d'entendre. Mon ventre se tord et mon rythme cardiaque accélère.

— Si tu as eu une aventure, je peux le comprendre. Tu as eu besoin de relâcher la pression en ayant une maîtresse, c'est ça ? Toi aussi tu as beaucoup de responsabilités au travail et...

— Non, Manon. Ce n'est pas juste une aventure. Je suis amoureux.

— Mais non, tu te trompes. C'est juste une passade.

— Non, Manon. Je te le répète, c'est sérieux. Je vais préparer mes affaires et demain je quitte cet appartement.

— Où vas-tu vivre ?

— Avec elle.

— Tu ne peux pas partir comme ça sur un coup de tête !

— J'ai longuement réfléchi.

— Quand as-tu réfléchi ? Cette semaine ? Encore une fois je suis vraiment désolée d'être rentrée tard si souvent.

— Tu ne te demandes pas qui est cette femme ? Où je l'ai rencontrée ?

Inutile de lui dire que je connais l'identité de ma rivale, son état civil, son curriculum vitae en détail, le prénom de sa fille et le surnom de son chat, le nom de son restaurant favori, les lieux de ses dernières vacances, que je sais que ses hobbies sont le scrapbooking et les montages vidéo... C'est moi qui ai transmis sa candidature à Lucas il y a quelques années lorsqu'il cherchait une assistante. Si j'avais su que je faisais entrer le loup dans la bergerie, j'aurais brûlé sa lettre de motivation.

— J'entretiens une relation avec Audrey Dumur depuis quelques mois.

— Vous vous appréciez, d'accord, mais ce n'est pas de l'amour.

— Si, nous sommes amoureux. Tu ne fais pas attention à moi. Tu n'as même pas remarqué qu'il y avait une autre femme... Pourtant je t'ai laissé des indices. Au début, je voulais juste te réveiller. J'ai essayé maintes fois de parler avec toi, de t'exprimer mon mal-être, mais tu ne voulais jamais que l'on parle de nous. Chaque fois que j'évoquais notre couple, tu changeais de sujet.

— Tu ne me parlais que d'enfants.

— Justement Manon, c'est légitime quand on s'aime fort... de faire des projets.

— On fait des projets ! Cet appartement, par exemple, nos voyages...

— Je ne te parle pas de ces projets-là. Je te parle de fonder une famille.

— On a tout le temps pour ça ! On peut d'abord profiter de nous.

— Et quand profiter de nous ? On ne fait que se croiser, même le week-end tu vas bosser, ou tu ramènes du travail à la maison. Et non, on n'a plus le temps pour des enfants. Manon, j'ai trente-six ans, tu en as trente-quatre. Il est plus que temps. Je ne veux plus attendre. Je te laisse maintenant. Je vais me coucher dans la chambre d'amis.

Je reste incrédule. Tout cela n'est qu'un mauvais rêve ou une mauvaise blague. Je vais m'endormir et demain tout rentrera dans l'ordre. Il est juste en colère parce que je suis rentrée tard. Oui, voilà, je vais me coucher et quand je me réveillerai, il me dira que rien n'était vrai.